

LE PROGRES.

Tel est l'horizon vaste que le P. Lacordaire ouvre au regard avide du jeune homme, et dont, par prudence et par tendresse, il lui dévoile d'avance les perspectives. Il n'en usait pas ainsi pour ses conférences dogmatiques, parce que l'imprévu fait partie des secrets de l'art oratoire; mais ces lettres ne sont "qu'une communication intime entre deux âmes qui s'épanchent aux pieds de la vérité." Et après en avoir fait pressentir l'intérêt, comme le P. Lacordaire en décrit admirablement le charme! "Vous m'enseignerez peut-être par vos doutes ou vos erreurs des chemins que j'ignore, des sentiers perdus au fond des déserts, des ancs retirées où nous abordons ensemble sous le souffle tranquille de Dieu. Heureuse navigation qui aura Jésus-Christ pour pilote, son Eglise pour barque et l'Évangile pour océan! Je me réjouis, au bord d'un âge qui penche, de m'entretenir avec vous, non plus des profondeurs du dogme, mais des mystères intimes de la vie. Quand on est jeune, on aime à s'exposer hardiment dans les périls de l'immensité; plus tard, quand les longs voyages ont nié le cœur et pacifié l'intelligence, on revient avec joie aux tranquillités domestiques; on sent le prix du repos dans les choses acquises, et la mort qui s'approche nous révèle doucement et sans bruit plus de secrets que la spéculation n'en livre même au génie. Vous venez, et je m'en vais; c'est la consolation de ceux qui partent d'embrasser ceux qui demeurent, et c'est la force de ceux qui demeurent de songer à ceux qui sont partis. Je ranimerai mon souffle aux ardeurs du vôtre, et vous enfant de ce siècle agité qui fut le mien, vous prendrez peut-être dans mes épanchements refroidis, mais non pas éteints, quelque chose qui vous donnera la paix dans la ferveur."

Quelle suavité de sentiment et de langage! et cependant il y a dans cette lettre une page plus suave et plus délicate encore, dans laquelle, en terminant, le P. Lacordaire expose, avec un style qui n'est qu'à lui, les effets des premiers enseignements religieux et des premières pratiques chrétiennes dans une jeune âme. Nous ne pouvons résister au plaisir de la faire lire à nos lecteurs:

"Des votre enfance on vous avait façonné dans vous le dire à ce grave enseignement. Votre mère vous apprenait à joindre vos mains et à lever vos yeux en prononçant le nom de Jésus-Christ; elle ployait vos genoux devant son image, et portait à vos lèvres ignorantes de ce qu'elles faisaient, le signe aimable et pourtant si sévère de notre salut. Quand la raison parut dans vos actes et inspira, quoique imparfaitement, vos premières pensées, votre mère encore vous conduisit aux pieds d'un vieillard, dans l'ombre et le silence d'un lieu solennel, et lui pressa de vous découvrir les troubles naissants de votre cœur, vos élans et vos peines, tous ces mouvements obscurs qui étaient en vous les avants coureurs du bien et du mal. Ainsi donnâtes-vous à Jésus-Christ, dans la personne consacrée d'un de ses ministres, les prémices de votre conscience. Elle se forma lentement à ce souffle incorruptible d'une âme où se versait la vôtre; vous apprîtes de ces épanchements, les joies de la réconciliation et les joies plus pénétrantes encore d'une pureté qui se contient devant Dieu et n'a point à rougir de son regard. Si les passions vous furent révélées par l'instinct de la nature ou par l'imprudence d'une parole qui ne sut pas vous respecter, vous étâtes dans la prière, dans la révélation de vos fautes, dans la splendeur de nos solennités, un appui plus fort que les séductions du dedans et les trahisons du dehors. Un jour son front porta douze ans. On vous avait préparé pour ce jour; il devait vous initier au plus profond des mystères de Jésus-Christ, et ressusciter pour vous, après dix-huit siècles d'absence, la réalité de sa communion dernière avec ses premiers amis. Vous vinîtes en face du ciel et des hommes, vous agenouillâtes devant le pain qui avait été la vie de vos pères et qui devenait la vôtre; vous le reçûtes dans une foi sans tache, dans un amour ému, et vous pûtes croire que rien ne vous séparerait jamais des délices de la vérité. Le pontife le crut comme vous: il marqua votre front du signe de la force avec une huile qui était aussi le signe de la douceur, et il vous commit à la grâce de Dieu pour être désormais en ce monde, tout enfant que vous étiez encore, le champion de la vraie justice et de l'éternel bonheur. Telles furent les premières leçons semées dans votre âme, telles les impressions de vos commencements..."

Nous exalons cette page, non pas seulement à cause de la grâce inimitable du style et de la délicatesse exquise du sentiment, mais encore pour sa haute portée philosophique et morale. L'influence de l'éducation chrétienne sur l'enfance ne saurait être mieux démontrée: nous voudrions que tous les pères de famille méditassent cette page.

(A CONTINUER.)
—Mgr l'Archevêque de Québec a pu dire la messe, dimanche et lundi, à la chapelle de l'Archevêché. Nos lecteurs seront d'autant plus heureux d'apprendre cette nouvelle qu'il y avait près de trois ans et demi que l'état de santé du vénérable prélat ne lui avait pas permis d'exercer le saint ministère.

—La congrégation des Rites sacrés à Rome a par un décret récent, confirmé la béatification de la vénérable Jeanne de Les-tonnac, nièce de Montaigne, laquelle, après avoir été mariée et avoir eu 7 enfants, a fondé un ordre religieux, et est morte en odeur de sainteté.

Toutes correspondances et lettres devront être adressées à "J. B. C. Marsan, Ec., Gerant du Progres, Ottawa, H. C." Ce monsieur est chargé de l'administration des affaires du Journal; il percevra et réglera tous les comptes à dater du commencement de sa publication et dorénavant.

LE PROGRES.



OTTAWA, HAUT-CANADA.

Mercredi, 13 Octobre, 1868.

PUBLIE PAR UNE SOCIÉTÉ EN COMMANDITE DE PROPRIÉTAIRES CANADIENS-FRANÇAIS.

Les hommes d'état.

Notre nationalité se trouve principalement placée sous la tutelle de nos hommes d'intelligence. Qu'ils soient à l'épreuve de la séduction comme de la crainte, en un mot qu'ils agissent en tout comme de bons citoyens, ce seront alors des sentinelles vigilantes placées sur les tours de la Patrie. Si quelque danger venait à menacer nos institutions, nos lois et nos intérêts, ils sauront alors élever la voix, et leur parole retentissante empêchera le peuple de s'endormir dans une fausse sécurité. Notre Patrie attend beaucoup d'eux; car, en les honorant de ses suffrages et en leur confiant ses dignités, elle n'entend pas qu'ils se vendent et qu'ils trahissent nos intérêts les plus chers. Elle ne les élève que pour qu'ils se montrent dignes de leur position par leur incorruptibilité, et malheur à eux s'ils venaient à manquer à la noble tâche qu'elle leur a imposée; car tôt ou tard, un juste châtiment leur serait infligé. La patrie indignée finirait par les rejeter; ils se retireraient honte et méprisés et ils seraient pour toujours marqués du sceau infâme que mérite la trahison. Il peut se faire qu'ils triomphent pour un temps; car en ce monde l'iniquité ne manque souvent ni d'honneurs ni de fortune; mais si ces traites qu'ont vendus la Patrie, qui ont foulé aux pieds ses intérêts et qui l'ont frappée au cœur, jouissent pendant quelque temps d'un triomphe éphémère, au prix de quelle honte, de quels remords, de quelle dégradation ne l'ont-ils pas acquis? Tous les bons citoyens les monteront du doigt en disant: Voilà ceux qui ont trahi la Patrie! Peut-il y avoir un reproche plus sanglant et plus digne de leur âme où il y a un reste d'honneur et de Patriotisme? Et puis la conscience sera-t-elle muette. Non! le remords fait entendre sa voix funeste; ce vers rongeur s'attache à leurs pas; partout il les poursuit, partout il les tourmente, à moins que leur âme soit tellement dégradée et leur soif d'ambition tellement insatiable que le cri de la conscience, de l'honneur et du patriotisme se trouve étouffé. Si nous envisageons au contraire, la position de ceux qui dones des dons de l'intelligence et de l'éducation, les font servir au bien de la patrie, qu'elle est belle, qu'elle est honorable!

table! Ils éprouvent la double satisfaction d'avoir contribué au bien-être de leurs pays. Leurs lumières l'ont éclairé, leurs conseils l'ont dirigé, leurs cœurs l'ont soutenu dans la voix du véritable progrès. La Patrie avait-elle besoin de leur dévouement, ce dévouement ne lui a pas manqué; demandait-elle des sacrifices, ces hommes généreux savaient les faire. Ils ont fait taire l'égoïsme qui nous est naturel et n'ont songé qu'au bien commun. Leur nationalité était-elle en danger; oh! alors, ils ne connaissent plus ni griefs réels ou apparents, ni antipathies, ni sectionalités, l'union a fait leur force, et cette union a triomphé de tout. Elle a été la sauvegarde des Institutions, des lois et des Intérêts de la Patrie.

L'histoire de tous les siècles est là pour témoigner de cette vérité. Quelques fois les nations de la terre n'ont montré qu'ingratitude envers leurs bienfaiteurs et leurs défenseurs: On chassa d'Athènes, Aristide le juste, Colomb mourut de chagrin après avoir légué un monde à sa Patrie. Ceci est très vrai, et fait voir que les nations comme les individus savent être injustes dans l'appréciation et la récompense du mérite. Mais ce sont des exceptions à la règle. En général, les peuples honorent ceux qui se servent de leur génie et de leur science, non pour exciter des haines et des divisions afin d'en faire autant de marches pour s'élever et se vendre au plus haut enchérisseur, mais pour faire régner l'union et la concorde et faire plier les intelligences sous le joug du devoir et du patriotisme. Les bienfaiteurs de leur Patrie, ceux qui l'ont illustrée par leurs lumières ou sauvée par leur courage, ne reçoivent pas toujours en ce monde la juste part de gloire et de gratitude qui leur revient; mais après leur mort une postérité plus équitable et plus reconnaissante n'oublie pas leur souvenir. Ce souvenir est consacré par des monuments; il revêt dans les pages de l'histoire; l'immortalité lui appartient; les pères le rappellent à leurs enfants pour leur servir comme d'exemple et d'encouragement. En un mot, la Patrie couronne leur mémoire d'une auréole dont l'éclat ne s'affaiblit pas dans le cours des siècles. Voilà comme nous le disions, la belle et honorable récompense que Dieu donne même en ce monde à ceux qui avec une intelligence cultivée et féconde n'oublient pas que l'union des cœurs doit servir de base à l'union des esprits si l'on veut que la nationalité d'un peuple puisse vivre et prospérer.

Incendie du Palais de Cristal de New-York.

Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis*:

"Le Palais de Cristal n'est plus qu'un morceau de eudores et de débris informes.

Tous les objets d'art qui en faisaient encore l'ornement, les Douze Apôtres de Therwaldsen, l'Amazone, etc., sont également détruits, ainsi que tous les articles de l'exposition actuelle de l'*American Institute*.

Inutile de dire que ce déplorable sinistre, dont la nouvelle s'est répandue hier soir, comme un coup de foudre, dans tout New-York, est le résultat d'un incendie.

Le feu a pris, vers 6 h., dans l'atelier des charpentiers, situé près de la 42ème rue, où l'on avait entassé des huiles, des alcools restés de la grande exposition.

Quelques pompes, accourues à la première nouvelle du sinistre, se sont immédiatement mises à l'œuvre.

Mais le feu avait déjà fait d'immenses progrès: il trouvait un aliment tout prêt dans les boisées intérieures, les galeries, etc.

Viugt minutes après le commencement de l'incendie, le gaz faisait explosion.

A 7 heures, le dôme s'effondrait avec un bruit formidable.

Dès lors les efforts durent se concentrer à préserver les bâtiments voisins.

A dix heures, il ne restait rien du Palais de Cristal que ce que le feu avait été impuissant à dévorer ou à détruire: du fer rougi et du plomb en ébullition.

Outre la perte matérielle occasionnée par ce sinistre on croit que plusieurs personnes n'en aient été les victimes, car un certain nombre de visiteurs et d'employés se trouvaient encore dans le Palais quand le feu s'est déclaré.

Espérons du moins que ces craintes sont sans fondement.

Depuis ce qui précède est composé, nous apprenons par le *New York Tribune*, qu'au moment où l'alarme fut donnée, il y avait 2,000 personnes dans le palais de Cristal;

et que personne n'a péri, ni n'a été grièvement blessé—perte \$1,000,000.

Triomphe de l'Hon. Drummond.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le succès de l'hon. L. T. Drummond. La victoire qu'il a remportée est d'autant plus éclatante qu'il avait à lutter contre certains préjugés de localité soulevés contre lui. Les électeurs du comté de Lotbinière se sont grandement distingués en mettant de côté ces préjugés mesquins, lorsqu'il s'agit de soutenir la réputation d'un homme d'état éclairé, et en rendant hommage au vrai talent parlementaire de l'hon. Drummond—voici l'état des polls.

	Drummond	Dionne	Noël	Côté
St. Antoine,	22	100	10	0
St. Appolinaire,	16	158	1	6
St. Croix,	52	92	0	0
St. Flavien,	16	72	0	0
Lotbinière,	106	94	0	0
St. Jean des				
Chailions,	191	0	0	0
St. Agathe,	26	56	0	7
St. Giles,	104	9	0	20
St. Sylvestre,	621	1	0	10
	1155	582	11	43
	582			

Majorité. 573
Pauvre Noël, il n'oublie jamais le Numéro 11.

TRANSFUSION DU SANG.—Une expérience médicale très intéressante, dit le *Journal de Saint Quentin* vient d'être faite par M. le docteur Dutems, médecin de notre ville. Une femme du nom de Vatin, ménagère à Fayet, et mère de sept enfants, était tombée par suite d'hémorrhagies excessives dans un état de faiblesse qui faisait craindre pour sa vie, lorsque le docteur Dutems, eut l'idée pour secourir sa malade, de se servir du remède tenté pour la première fois en 1666 par Denis et Emmerest, c'est-à-dire la transfusion du sang pour la malheureuse Vatin. Le docteur Dutems recueillit dans une seringue tenue à une température convenable, le sang du brave ouvrier, et l'injecta dans les veines de la malade. Aussitôt on eut dit qu'une nouvelle vie ranimait ce corps qui tout à l'heure ressemblait à un cadavre, et pour une coïncidence inespérée, l'hémorrhagie disparut entièrement. Depuis cette opération la malade a toujours été de mieux en mieux et son état n'inspire plus aucune crainte.

TUNNEL DU MONT CÉNIS.—On vient de commencer le tunnel du Mont Thabor au Mont Cénis; Celui du Simplon n'est pas encore commencé. On ne peut se figurer les difficultés que présente le percement de ce tunnel qui passe dans un amas de roches schisteuses, d'une dureté capable de décourager les plus infatigables travailleurs.

On est obligé de se contenter d'attaquer le tunnel par les deux bouts, la hauteur du Mont Thabor empêchant de creuser des puits qui permettraient de travailler à plusieurs endroits différents. La longueur du tunnel qui devra être de 14 kilomètres, donne à craindre qu'on ne puisse raccorder les percements entrepris à chaque extrémité sous le rapport de l'axe et du niveau. On a calculé qu'il faudrait au moins vingt cinq ans pour terminer les travaux que nécessiteront cette gigantesque entreprise.

LA GUERRE AU TRIBUNAL DE PAIX.—Deux habitants d'Ironton, dans l'Ohio, ayant un différend à l'égard de quelque propriété en litige, durent se rencontrer devant le juge de paix, pour régler l'affaire. Mais malgré le nom et le but du tribunal, ils s'y rendirent chacun de son côté dans un esprit et avec des moyens qui n'avaient rien de conciliant, tant s'en faut. Le premier, Nash, parut avec une carabine en bandoulière et un revolver à la ceinture, jurant qu'il tuerait Guthrie, son adversaire, s'il avait l'audace de se présenter. Guthrie se présenta néanmoins, mais avec une carabine à la main et un bowie-knife dans la poche, déterminé à défendre sa vie au moins aussi énergiquement que son ennemi, s'il était nécessaire.

En approchant du tribunal, il fut prévenu que Nash s'y trouvait déjà en armes et prêt à tirer sur lui à première vue. Alors Guthrie gagna un escalier détourné, et alla s'installer à l'étage supérieur dans l'attitude d'un homme à l'affût. Nash eut vent de la chose, et commença à jurer de plus belle que son ennemi ne sortirait pas vivant de la maison.